

## **Hommage à la liberté** Films interdits de l'Europe de l'Est

Robert-Claude Bérubé

---

Number 149, November 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50366ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Bérubé, R.-C. (1990). *Hommage à la liberté : films interdits de l'Europe de l'Est*. *Séquences*, (149), 30–32.

# HOMMAGE À LA LIBERTÉ

## Films interdits de l'Europe de l'Est

Que ta main droite ignore ce que fait ta main gauche. Pendant que d'un côté on présente les produits filmiques d'un régime dictatorial, de l'autre on célèbre la mise à jour d'un climat de liberté de films proscrits en leur temps par d'autres régimes autoritaires. Depuis quelques années, avec le dégel progressif en Europe de l'Est, diverses productions de valeur surgissent dans les festivals de cinéma et entrent en compétition (avec grand succès parfois), grâce à des oeuvres réalisées dix ou parfois vingt ans plus tôt. Ce fut le cas du *Thème* de Gleb Panfilov, couronné à Berlin, de *La Commissaire* d'Aleksandr Askoldov remarqué au même festival, de *Repentir* de Tenguis Abouladzé, reconnu à Cannes, et cette année même des *Alouettes sur le fil* de Jiri Menzel, grand prix ex-aequo de Berlin, de *L'Interrogatoire* de Ryszard Bugajski (prix d'interprétation féminine à Cannes) et de *Cérémonie funèbre* de Zdenek Zirovy, distingué à Montréal par un prix spécial.

L'idée était bonne de réunir en une section spéciale plusieurs de ces films (une quinzaine) pour en finir une bonne fois avec la perestroïka. Cela donne une idée des tentacules de la censure en pays totalitaire et des barrières idéologiques qu'il est interdit de traverser quand l'art est sous contrôle étatique. Reste que tous ces films n'ont pas connu exactement les mêmes difficultés de diffusion. Ainsi on a placé dans cette série *La Fête et les invités* (1966) de Jan Nemecký qui, pour avoir été interdit, n'est tout de même pas inédit; il a eu droit à l'époque à son petit tour du monde et a fait un petit saut, discret mais réel, chez nous. Je me souviens encore de la forte impression que m'avait laissée cette satire stylisée et mordante de la vie organisée à la tchèque dans le cadre d'une garden-party insolite. Son auteur, qui était considéré à l'époque comme un des grands espoirs du cinéma de son pays, à l'égal de Menzel et de Forman, n'a pas touché au cinéma depuis, et vient tout juste d'entreprendre une nouvelle production. *La Reconstitution* (1969) du Roumain Lucian Pintilie est dans le même cas; on l'a vu et analysé dans divers coins de l'univers et la Cinémathèque québécoise l'inscrivait dans un panorama du cinéma roumain, il y a à peine deux ans. C'est une subtile condamnation du système policier à travers l'imposition faite à des étudiants de reconstituer devant les caméras de la télévision un crime supposé pour l'édification de la population. Là encore, un cinéaste manifestement doué a dû abandonner les films pour le théâtre à cause de la réprobation officielle.

### U.R.S.S.

Cette fois, c'est le dernier, nous annonce-t-on; il n'y a plus rien sur les tablettes. Chose curieuse, cet ultime rescapé a pour titre original *Soviets*, ce qui se traduit par *Conscience*. L'Union des républiques socialistes soviétiques serait-elle donc une confédération d'états conscientisés? Quoi qu'il en soit, *Conscience* a une curieuse histoire. Réalisé par les maîtres et élèves d'une école dramatique ukrainienne sous la direction du cinéaste Vladimir Denisenko, alors âgé de 38 ans, il fut condamné, découpé en tranches et distribué ainsi comme instrument pédagogique pour cours de cinéma. La seule copie survivante, conservée par la famille de Denisenko, fut récupérée par l'Union des cinéastes ukrainiens en 1986, deux ans après la mort de l'auteur pour disparaître à nouveau mystérieusement et retrouvée tout aussi singulièrement mais endommagée. Une restauration s'est faite en 1989 sous la

supervision d'un autre réalisateur ukrainien éminent. Le résultat est là devant nos yeux et notre esprit s'interroge pour savoir ce qui a déterminé une telle vindicte: il s'agit d'une classique histoire de résistance à l'ennemi pendant la Grande Guerre patriotique doublée d'une intrigue évoquant une infidélité conjugale, tout cela couché dans un style recherché dont le résultat est plus confondant qu'intéressant.

### POLOGNE

On attendait *L'Interrogatoire*<sup>(1)</sup> on a eu droit à *L'État intérieur*



(1982) avec toutefois la même Krystyna Janda en vedette. Une Krystyna Janda qui se fait cependant un peu rare pendant une bonne partie du récit, son personnage courant les mers loin de la Pologne dans une odyssée de navigatrice solitaire. Le grand mérite du film de Krzysztof Tchorzewski est d'évoquer à chaud le climat d'inquiétude et de suspicion suscité par l'imposition de la loi martiale, à la fin de 1981, pour bloquer la montée de Solidarnosc. On comprend que les scènes où des policiers surveillent tous les échanges radiophoniques ou téléphoniques entre l'héroïne et ses organisateurs n'aient pas plu aux autorités de l'époque. Si, par ces aspects, le jeune réalisateur se montre fidèle à son maître Wajda, son récit n'apparaît pourtant pas totalement contrôlé, distendu qu'il est par des éléments narratifs assez gratuits.

### ROUMANIE

Le temps passe et les situations changent. Alors que la famille Ceausescu régentait la Roumanie, *Les Falaises de sable* (1983), film présentant comme détestable un membre de la *nomenklatura* locale n'a guère été apprécié par les organismes d'État qui ont ordonné son retrait. Aujourd'hui, son réalisateur, Dan Pita, est le directeur de l'Institut du cinéma roumain. Curieux retour des choses. Il présentait, dans son film, un chirurgien arriviste qui s'acharnait contre un jeune charpentier soupçonné de vol sur une plage à la mode (les falaises de sable du titre). L'intrigue présente un incident en soi banal qui prend pourtant, au long des rebondissements, des significations sociologiques et symboliques accablantes. La Fontaine l'avait déjà dit: «Selon que vous serez puissant ou misérable.» Ici, la police,

(1) Séquences, no 147-148, septembre 1990, p. 34.





présentée au départ comme assez peu efficace, s'efface devant le grand homme auquel elle permet d'interroger l'accusé en tête à tête. Dégoulinant de mauvaise foi, l'honorable médecin joue avec l'esprit du prévenu, lui fait miroiter de vaines promesses et le poursuit, même après sa libération, pour obtenir confirmation de ses doutes. Son obsession lui vaut de perdre ses amis, sa maîtresse, compromet sa position, mais il s'acharne à avoir raison. Ce cauchemar justificateur développé contre toute raison renverrait-il à la monomanie d'un régime? Se pourrait-il que, dans un régime communiste, un membre de la classe ouvrière puisse être persécuté par un «bourgeois»? Voilà qui donne à réfléchir devant un film qui s'ouvre dans l'ambiance dégagée des vacances pour s'orienter vers l'accomplissement inexorable d'une idée fixe menant à la catastrophe. Il est intéressant qu'une histoire apparemment si limpide puisse évoquer de telles ruminations.

## BULGARIE

Si *Margarit et Margarita* de Nikolai Volev fut interdit, ça n'a pas dû être pour longtemps, puisque sa date de production (1989) coïncide avec celle de la chute du régime. Son étiquette de film censuré pourra sans doute aider sa carrière, ce que ne peut faire sa valeur artistique, puisqu'il s'agit d'un mélo assez fruste où la critique politique chausse de gros sabots. La principale pomme de discorde est le portrait d'un aparatchik visqueux, ministre d'État qui abuse de sa situation pour forcer une ingénue dans le besoin à devenir sa maîtresse et qui, lorsqu'il est tué par l'amoureux jaloux de la belle, est honoré par des funérailles nationales. Pour le reste, on a droit à l'histoire classique des enfants qui s'aiment, tout en rejetant la société qui les entoure: école, famille, milieu, tous présentés en termes simplistes. *Margarit et Margarita*, ce n'est certes pas l'équivalent bulgare de *Roméo et Juliette*.

L'organisation de mon horaire ne m'a malheureusement pas permis de voir *Une femme de 33 ans* (1982) de Christo Christov, probablement le réalisateur le plus réputé de Bulgarie. Il n'y avait que deux représentations, toutes deux placées le même jour.

## TCHÉCOSLOVAQUIE

Le printemps de Prague a vécu et l'on a longtemps gardé comme dans un herbier quelques-unes des fleurs qui ont éclos en ce

temps-là. Maintenant, on ouvre les pages et, miracle, les pétales sont toujours aussi frais et odorants. Je ne m'attarderai pas longtemps à *L'Oreille* (1969) de Karel Kachyna, cette analyse ironico-dramatique de la hantise de l'écoute et de la dénonciation, surtout dans les classes privilégiées, dont on vous a entretenu dans ces pages (*Séquences* no 147/148, p. 35), à l'occasion de sa présentation à Cannes. C'est pour m'attarder plus longuement sur l'étonnante comédie grinçante de Jiri Menzel *Alouettes sur un fil* (1969). L'auteur s'est inspiré de nouvelles de Bohumil Hrabal dont un roman lui avait déjà fourni le sujet de *Trains étroitement surveillés* et dont un autre livre lui inspirerait dix ans plus tard *Une blonde émoustillante*. La communion d'esprit entre ces deux complices leur permet des oeuvres à la fois ironiques et tendres, teintées d'un cynisme souriant et d'un sens critique décapant. Comme souvent chez Menzel, c'est tout un groupe qui est le protagoniste du film. L'action se situe en 1955, dans une décharge de ferraille où l'on a réuni des déchets du régime, intellectuels, bourgeois ou simples déclassés, qui ne trouvent pas leur place dans la construction du grand oeuvre patriotique. Il y a là un ancien professeur de philosophie, un procureur qui a osé proclamer que la justice ne dépendait pas de l'esprit de classe, un musicien, un coiffeur, un cuisinier juif qui refusait de travailler le samedi, des inadaptés donc qu'il s'agit de rééduquer, de récupérer en somme, comme on le fait



de tous ces métaux qui les entourent et qui formeront l'acier de l'avenir. Ce sont aussi des curiosités qu'on exhibe aux enfants des écoles pour leur apprendre à quoi ressemble un ennemi de l'État. Les gardiens qui les surveillent sont pourtant plutôt débonnaires. L'un a la manie de la propreté et pousse son souci d'hygiène jusqu'à des limites inattendues. Un autre plus jeune a des ennuis sentimentaux puis conjugaux qui le rendent compréhensif. Malgré la dureté des situations évoquées, malgré l'acuité du regard, le traitement comique apparaît bonhomme et indulgent. L'un n'empêche pas l'autre d'ailleurs et l'impact désapprouvateur de l'ensemble est très net. Les censeurs ont dû être particulièrement frappés par la visite ridiculisée d'un président gâteau qu'on accueille sous des banderoles dérisoires proclamant: «Nous vivons dans la joie, nous travaillons dans la joie.» Rarement l'humour de Menzel a été aussi mordant tout en restant apparemment bienveillant. Espérons qu'un distributeur ait des vues sur cette oeuvre (couronnée à Berlin, comme je l'ai signalé au début) pour qu'on puisse en reparler plus longuement.



## YUGOSLAVIE

Le réalisateur vedette de cet hommage à la liberté était le cinéaste yougoslave Bato Cengic dont on présentait presque l'oeuvre complet, un seul de ses films, *Pile ou face* (1983), manquant à l'appel. Cengic se fit remarquer au festival de Venise en 1971 par un film baroque dans la ligne de Makavejev, *Le Rôle de ma famille dans la révolution mondiale* dont le titre signale déjà l'orientation bizarre. Cela commence en comédie musicale, alors que des partisans entonnant des chants révolutionnaires célèbrent la victoire sur les Allemands en prenant des poses de statues commémoratives. La guerre finie, il faut instaurer la démocratie populaire, ce qui pour un trio héroïque de soldats communistes consiste à investir la maison d'une famille bourgeoise dont chaque membre, le père, la mère, le fils, la fille a une attitude particulière devant la situation. Si le fiston, qui est le narrateur, se montre particulièrement enthousiaste dans sa conversion au communisme, la fille tire profit de l'intérêt que lui porte l'un des vaillants guerriers. Et le récit, en autant qu'on peut parler de récit, se poursuit en joyeux tableaux sardoniques où l'insolite de la mise en scène le dispute au ridicule des situations pour renvoyer dos à dos prolétaires et «exploiteurs du peuple». Le ton est résolument cynique; c'est du marxisme tendance Groucho. Les autorités yougoslaves ont tiqué à l'époque, comme l'ont fait d'autres dévoués défenseurs de l'orthodoxie socialiste. C'est ainsi qu'on lisait dans *Positif*: [le film] «de Cengic est une défense de la petite bourgeoisie où fleurissent les gags mesquins d'un burlesque mou.»

Récidive l'année suivante avec des gags plus durs. *Images de la vie d'un travailleur de choc* du même Cengic prend à partie le mythe du stakhanovisme, comme le fera plus tard avec plus de sérieux apparent Andrzej Wajda dans *L'Homme de marbre*. Encore là, on a droit à une mise en scène dynamitée dont on doit recoller les fragments dans son esprit pour avoir un tout cohérent et la cohérence ici se fait durement critique, alors qu'on suit les tribulations d'un groupe de mineurs qui se sont mis en tête de briser le record d'extraction de minerai établi par le Russe Stakhanov. Traités en héros, promenés dans tous les coins du pays pour renouveler localement leur exploit, les travailleurs finissent par s'apercevoir qu'ils sont victimes d'une manipulation plus sévère qu'en régime capitaliste. Ils en appellent à Tito sur fond de déchets industriels, dans une finale malheureusement amputée de la copie présentée et que le réalisateur a dû reconstituer verbalement. Deux semblables pavés dans la mare de la tranquille assurance de l'ordre socialiste suffirent pour ranger ce trublion dans un placard dont il ne sortit que douze ans plus tard, en acceptant de traiter un sujet plus rassurant avec une technique moins échevelée. L'an dernier, il a remporté la plupart des prix de l'académie nationale du cinéma de son pays avec un film vigoureux, solide, spectaculaire et ... conventionnel, *La Poudre en sourdine*, où se glissaient tout de même quelques observations subtilement sujettes à controverse sur les méthodes employées par les communistes pour établir leur domination sur un village de montagne après la guerre, situation locale qui pourrait être transposée à la largeur du pays.

C'est le même genre de méthodes qu'évoquait vingt ans plus tôt Zivojin Pavlovic dans *L'Emboscade* (1969). Le film s'ouvre sur un



défilé victorieux devant des portraits géants de Tito et Staline réunis (allusion périlleuse à l'époque) et raconte les tribulations d'un candide de village, jeune communiste ardent et accordéoniste, que des partisans entraînent dans le métier des armes pour lutter contre des ennemis politiques, les chetniks, réfugiés dans les montagnes. Le jeune homme découvre, sans arriver à y croire, le cynisme de certains de ses chefs qui fabriquent des exploits inexistant pour assurer leur réputation de héros du socialisme et par le fait même leur carrière de commissaire du peuple. Cette vision démystifiante d'une époque, jusque-là traitée en termes héroïques et même dithyrambiques, n'eut pas l'heur de plaire aux autorités, on s'en doute.

## ALLEMAGNE DE L'EST

Le film de Frank Beyer, *Traces de pierres* (1966) est le plus ancien du lot. Il laisse percer, dans le cours d'un récit complexe, la dénonciation d'une mentalité voulant que si les officiels du parti au pouvoir peuvent se tromper dans l'appréciation des situations et des gens, il est important qu'ils ne l'admettent jamais officiellement, ce qui rend particulièrement difficile l'exercice de l'autorité par les gens honnêtes et sincères. N'est-ce pas là une idée «subversive», d'autant que le personnage qui apparaît en fin de compte comme le véritable héros de l'histoire est un travailleur individualiste et rebelle qui s'habille en cowboy et résiste à tout autoritarisme; on l'endure pourtant parce que c'est un ouvrier efficace et un meneur d'hommes. Jusqu'où va cependant cette critique de l'intrusion de la machine administrative dans la vie individuelle, je n'ai pu le savoir parce que le film s'est brusquement arrêté un quart d'heure avant la fin prévue; j'avais déjà supporté, car la mise en scène était plutôt lourde en dépit de l'intérêt des idées, deux heures et dix et voilà qu'on me frustrait (et d'autres avec moi) d'une conclusion satisfaisante. Les films interdits ne sont donc pas tous sortis intacts de leur réclusion; les dommages persistent.

Voilà un ensemble d'expériences qui redonnent tout de même confiance en la capacité de l'esprit humain à s'élever au-dessus des conditions d'existence et à s'exprimer librement. Dans quelque dix ans, on aura peut-être droit à une moisson de films semblables glanés dans les officines chinoises, vietnamiennes ou cubaines. On peut rêver. Si certains sont convaincus que toute vérité n'est pas bonne à dire, d'autres s'entêtent pourtant à le faire avec raison, même si cela peut leur attirer des ennuis. C'est finalement cette attitude critique qui contribue à la richesse, même tardive, de tout cinéma national.

Robert-Claude Bérubé

